

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 47 (1902)
Heft: 10

Artikel: L'énigme de Ligny et de Waterloo
Autor: Lecomte, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVII^e Année.

N^o 10.

Octobre 1902.

SOMMAIRE

L'énigme de Ligny et de Waterloo. — Dans l'artillerie. — La lecture du terrain (Fin). — Les manœuvres du IV^e corps d'armée. — L'école de recrues d'aérostiers aux manœuvres du IV^e corps d'armée. — Chroniques. — Informations. — Bibliographie.

L'ÉNIGME DE LIGNY ET DE WATERLOO

Tel est le titre d'un ouvrage récent¹ qui a fait peu de bruit dans la presse militaire et qui cependant mérite d'être étudié en raison des surprenantes conclusions auxquelles il aboutit.

M. Bustelli s'est posé en premier lieu la tâche de rechercher le ou les auteurs responsables des erreurs qui amenèrent le désastre de Waterloo.

Sa conclusion sur ce point diffère peu de l'opinion généralement admise, notamment que la plupart de ces erreurs sont imputables aux lieutenants de Napoléon, c'est-à-dire aux maréchaux Soult, Ney et Grouchy et à plusieurs généraux commandants de corps d'armée.

Jusqu'ici rien de bien nouveau, mais M. Bustelli ne s'est pas arrêté là. Il s'est posé une seconde tâche, devant laquelle d'autres historiens ont reculé, celle de rechercher les motifs

¹ *L'enigma di Ligny et di Waterloo (15-18 giugno 1815) studiato e sciolto* (L'énigme de Ligny et de Waterloo, étudiée et résolue), par le chevalier Bustelli, professeur au lycée de Cesena. Six vol. in-8^o, parus de 1889 à 1900, chez G. Agnesotti et C^{ie}, à Viterbe (Italie).

de ces erreurs. Une étude détaillée des sources l'a conduit à conclure que la plupart des fautes commises, le furent non pas de bonne foi mais intentionnellement et par trahison.

Cette conclusion, pour être extraordinaire, n'est pas de celles qu'on peut écarter d'un revers de main. D'abord, elle n'est pas neuve; on la criait bien haut, dans le peuple et dans l'armée, au lendemain de Waterloo. Ensuite, elle n'est pas formulée à la légère, puisqu'elle se base sur une argumentation en six volumes.

Il vaut la peine d'approfondir une accusation aussi grave et aussi documentée. C'est ce que nous avons essayé de faire ci-dessous.

Voyons d'abord comment M. Bustelli procède :

Après avoir rappelé dans son premier volume les antécédents de ses « accusés », il étudie minutieusement, dans quatre volumes, leur conduite pendant la courte campagne de 1815, résume leur carrière de Waterloo jusqu'à leur mort et termine par un véritable acte d'accusation dont nous donnons ici les principaux passages :

« La Révolution du 20 mars 1815, œuvre de Napoléon, de l'armée et du peuple français, fut, du commencement à la fin des Cent-Jours, en butte à l'hostilité d'abord cachée, puis ouverte, de l'aristocratie bourgeoise qui ourdit contre elle deux conspirations : l'une civile, parlementaire et ministérielle, dirigée par Fouché, l'autre militaire, dont le chef était le maréchal Ney. Toutes deux préparèrent le désastre que la seconde effectua à Waterloo...

» Les principaux traîtres militaires de Ligny et de Waterloo furent les maréchaux Soult, Ney et Grouchy et les généraux Drouet d'Erlon, Reille et Vandamme... »

Les moyens adoptés par les traîtres furent les suivants :

- 1^o Ne pas renseigner l'Empereur sur l'ennemi ;
- 2^o Lui envoyer de faux rapports et faire courir de faux bruits ;
- 3^o Transmettre en son nom des ordres faux ;
- 4^o, 5^o et 6^o Ne pas transmettre ou mal transmettre ses ordres, ou faire ensorte qu'ils n'arrivent pas à destination ;
- 7^o Les interpréter arbitrairement et les exécuter imparfaitement ou pas du tout ;
- 8^o Se mettre en marche trop tard ou dans de fausses directions ;

9° Chercher des prétextes pour ne pas combattre ;

10° et 11° Ne maintenir le contact ni avec l'Empereur, ni avec l'ennemi ;

12° Attaquer l'ennemi dans les conditions les plus défavorables possibles.

L'énumération des moyens est peut-être un peu confuse ; l'accusation n'en reste pas moins nette et formelle. Dans l'opinion de M. Bustelli, les lieutenants de Napoléon ont, pendant sa dernière campagne, conspiré contre lui.

Après le réquisitoire, voyons les pièces à l'appui. Ici nous devons, de prime abord, concéder à M. Bustelli que les antécédents de plusieurs de ceux qu'il accuse ne sont pas de nature à inspirer la plus grande confiance.

Soult s'était, en Espagne et en Portugal, fait une réputation détestable. On l'avait même accusé de chercher à s'y tailler un royaume. Pendant la Première Restauration, il avait fait preuve d'un royalisme outré.

Ney n'avait jamais passé pour aimer l'Empereur. En 1813, à Duben, et en 1814, à Fontainebleau, il avait été des plus violents dans son opposition aux desseins de Napoléon. Il avait été des premiers à se rallier aux Bourbons en 1814 et des premiers à les lâcher en 1815.

Grouchy s'était tenu à l'écart sous la Première Restauration. Il avait gagné son bâton de maréchal en avril 1815 dans une facile campagne contre le duc d'Angoulême. Il se vanta plus tard d'avoir intentionnellement laissé échapper celui-ci alors que l'Empereur lui avait prescrit de le faire prisonnier.

Vandamme, prisonnier en 1813, n'avait pas fait la campagne de 1814. Il était connu pour son mauvais caractère et passait pour mécontent de n'avoir pas été fait maréchal.

Rien de tout cela, d'ailleurs, ne prouve l'accusation ; au contraire, Ney et Soult qui avaient, en somme, trahi les Bourbons, n'avaient plus guère à espérer d'eux, et devaient, ne fût-ce que dans leur propre intérêt, s'attacher à l'Empereur.

M. Bustelli ne s'attarde d'ailleurs pas longtemps aux antécédents ; il a hâte d'entrer dans son sujet et, dans sa hâte, il laisse de côté un point important. En effet, il veut prouver l'existence d'une conspiration, d'une « Ligue des traîtres », comme il l'appelle. Or, une conspiration ne s'improvise pas pendant une campagne, surtout lorsqu'elle déploie ses effets dès le premier jour. Donc, les conspirateurs ont dû s'entendre

d'avance. Pour arrêter ce programme en douze points que M. Bustelli leur attribue, ils ont dû correspondre, avoir des entrevues, des discussions, dont il sera resté quelque trace. Nous avons peine à croire que M. Bustelli, si consciencieux et minutieux dans ses recherches, ait complètement oublié ce point. Nous croirions plutôt qu'il a cherché et n'a rien trouvé, et que s'il n'a rien trouvé, c'est qu'il n'y avait rien.

D'ailleurs, on comprend difficilement comment Ney et Soult, qui se détestaient, et Vandamme qui détestait tout le monde, en seraient arrivés à conspirer ensemble, d'autant plus que Ney, jusqu'au dernier moment, ne pensait pas faire la campagne.

Napoléon, il est vrai, doit avoir raconté, à Sainte-Hélène, à son médecin Antomarchi, qu'une conspiration militaire lui fut révélée pendant les Cent-Jours par un officier supérieur étranger. La défaite de Waterloo empêcha l'Empereur de punir les coupables. Personne n'est nommé et rien n'autorise à conclure que Ney, Grouchy, etc., fussent les conspirateurs en question. Au contraire, on a peine à croire que Napoléon, ayant en mains les preuves de leur trahison, les eût employés dans sa dernière campagne.

Nous tenons donc pour excessivement probable que la fameuse conspiration de M. Bustelli n'a jamais existé que dans son imagination.

Mais là n'est pas toute la question. En effet, si M. Bustelli s'est laissé entraîner trop loin en supposant l'existence d'une conspiration, il n'en est pas moins vrai que plusieurs de ses accusés ont eu, pendant la campagne, une conduite si étrange qu'une accusation de trahison contre eux n'a rien d'in vraisemblable. Qu'il y ait eu complot ou seulement trahisons individuelles, c'est à peu près la même chose pour la mémoire des personnages en cause. Il vaut donc la peine d'aller encore plus profond et de suivre M. Bustelli dans ses efforts pour démêler les actes et les motifs de ses six accusés pendant la campagne.

Remarquons tout d'abord que ce n'est pas là tâche facile.

Nous voyons tous les jours, devant n'importe quel tribunal, combien les dépositions de témoins oculaires et auriculaires, même assermentés et désintéressés, présentent de contradictions.

Quant on réfléchit que presque tous ceux qui ont joué un

rôle dans les tragiques journées de 1815 y avaient plus ou moins compromis leur réputation et avaient intérêt à habiller la vérité à leur façon, on ne sera pas surpris de se trouver parfois en face de discordances si criantes qu'il est difficile de savoir ce qui s'est passé. Les heures d'émission et de réception des ordres ou rapports sont presque impossibles à fixer ; tel ordre, affirmé par l'un est nié par l'autre, et ainsi de suite. Même le Registre officiel du grand état-major impérial n'inspire aucune confiance à M. Bustelli. Ce registre étant resté de 1815 à 1847 entre les mains de Grouchy, c'est-à-dire de l'homme qui avait peut-être le plus d'intérêt à y faire des changements, on ne peut pas s'étonner si M. Bustelli déclare, après examen, que la plupart des ordres qui s'y trouvent ont été tronqués ou inventés, et que d'autres en ont été supprimés suivant les besoins de la cause.

Il est vrai qu'il ne le prouve pas d'une façon absolue, mais il n'est pas moins vrai que cette source, que la plupart des historiens ont tenue pour authentique, est pour le moins suspecte. M. Bustelli se donne avec raison beaucoup de peine pour reconstituer le véritable Registre. En effet toute ou presque toute la question est là. Si nous ne savons pas d'une façon certaine quels ordres ont été donnés, il est impossible de fixer les responsabilités. Si nous le savons un grand pas est fait. Chaque fois que l'ordre donné a été exécuté, la responsabilité incombe à celui qui l'a donné. S'il n'a pas été exécuté, la faute en est à ceux qui l'ont transmis ou à celui qui l'a reçu ! On ne peut malheureusement pas dire que M. Bustelli ait parfaitement réussi. Les raisons qui lui font admettre tel ou tel texte plutôt que tel autre ne sont pas toujours irréfutables.

Quant aux « documents inédits » publiés à diverses reprises par les apologistes de Ney et de Grouchy, M. Bustelli les considère également comme apocryphes, de sorte qu'il ne reste en somme pas une source absolument digne de foi. On se trouve réduit à comparer les différentes sources et à se livrer dans chaque cas à un véritable calcul de probabilités pour obtenir la version non pas vraie, mais vraisemblable.

Ce dont on est absolument sûr peut se résumer en quelques lignes :

Le 15 juin l'armée française passa la Sambre. L'empereur avait donné ses ordres pour que le passage fût terminé à midi ; il n'avait pas fait connaître ses intentions ultérieures. En fait,

le passage ne fut terminé ni à midi, ni même le soir ; les avant-gardes s'arrêtèrent à Frasnès et à Campinaire.

Le 16 juin Napoléon attaqua et battit l'armée prussienne à Ligny, tandis que Ney attaquait les Anglais aux Quatre-Bras et était battu. Le premier corps (d'Erlon) resta inactif entre les deux champs de bataille.

Le 17, Napoléon détacha Grouchy à la poursuite des Prussiens et poursuivit lui-même les Anglais jusqu'à Belle-Alliance.

Le 18, Napoléon attaqua les Anglais à Waterloo et fut pendant ce temps attaqué lui-même par les Prussiens échappés à Grouchy, et totalement défait.

Les trois grandes fautes de la campagne furent le retard initial le 15, l'inaction de d'Erlon le 16, et celle de Grouchy le 18.

Pour fixer les responsabilités de ces fautes et en rechercher les motifs, il est nécessaire d'étudier plus en détail ces quatre mémorables journées.

L'armée française franchit la frontière belge en trois colonnes le 15 juin au matin. L'empereur commandait, avec Soult comme major-général. Il avait sous ses ordres 125 000 hommes soit les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 6^e corps d'armée, commandés par les généraux Drouet d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et Mouton, la réserve de cavalerie, commandée par Grouchy, et la garde impériale. Le chef de celle-ci, le maréchal Mortier, était resté, malade, à Beaumont. M. Bustelli l'accuse rondement d'avoir simulé la maladie et l'englobe de ce fait dans sa fournée de traîtres. Il est fort probable que Mortier qui avait, quelques mois avant, escorté Louis XVIII à cette même frontière, ne tenait pas à la repasser à la suite de Napoléon. N'osant pas contrarier ouvertement celui-ci, il prit peut-être le parti de se porter malade, mais ceci ne justifie nullement une accusation de trahison. Au contraire, c'était à peu près le seul moyen pour Mortier de se tirer honorablement d'une situation fautive. Le général Bourmont, commandant la 3^e division du 4^e corps se tira moins à son honneur d'une situation analogue. Le 15 au matin, il passa à l'ennemi avec son état-major. M. Bustelli ne mentionne qu'en passant ce « vrai traître, » dont la désertion lui semble sans liaison avec la grande conspiration. D'ailleurs, il ne paraît pas que cet acte isolé ait exercé d'influence notable sur le résultat de la campagne.

Le malheur de la journée fut que le 3^e corps (Vandamme)

qui devait marcher à deux heures du matin en tête de la colonne principale, ne reçut pas ses ordres à temps, parce que l'officier qui les portait fit une chute de cheval. Vandamme ne partit qu'à sept heures, ce qui retarda d'autant le passage de la Sambre et les opérations de l'après-midi. M. Bustelli voit déjà là un commencement de trahison, perfidement combiné entre Soult et Vandamme. C'est aller bien vite en besogne; certes Soult ne recevant pas d'accusé de réception aurait dû réitérer l'ordre, et Vandamme ne recevant point d'ordres aurait dû en demander. Tous deux étaient de trop vieux soldats pour ne pas savoir mieux. Il y a donc bien là un manque de zèle, une insouciance regrettable, mais le mot trahison nous semble bien gros.

L'intention de Napoléon pour l'après midi est moins claire. On lui attribue communément celle d'avoir voulu porter son aile gauche aux Quatre-Bras, son aile droite à Sombreffe et son quartier général à Fleurus. Napoléon, au contraire, a prétendu n'avoir voulu occuper que les Quatre-Bras et Fleurus. Enfin les apologistes de Ney soutiennent que Napoléon ne voulait occuper ce jour-là ni les Quatre-Bras, ni Sombreffe, mais seulement Fleurus et Gosselies. Ce qui nous semble le plus probable, c'est que l'empereur n'avait pas le matin d'intention arrêtée. Son ordre n'en indique pas d'autre que celle de passer la Sambre; s'il la passa de sa personne avec l'extrême avant-garde, ce fut sans doute pour être mieux à même de juger de la direction ultérieure à donner à ses troupes. Trouvant l'ennemi en force sur les deux routes des Quatre-Bras et de Fleurus, il lança sur Fleurus son aile droite sous Grouchy et Vandamme, et sur les Quatre-Bras son aile gauche dont il donne le commandement à Ney, qui arrivait en ce moment. Lui-même resta à Charleroi pour diriger le débouché des autres corps.

L'aile droite n'atteignit pas Fleurus, ni l'aile gauche les Quatre-Bras.

D'où de la part de M. Bustelli trois nouvelles accusations de trahison : contre Vandamme et Grouchy, pour n'avoir pas atteint Fleurus; contre Ney pour n'avoir pas atteint les Quatre-Bras.

La position des Quatre-Bras était importante pour troubler la concentration de l'armée anglaise. Il est évident que plus tôt elle était occupée, mieux c'était, pourvu que cette occupa-

tion ne fût pas plus dangereuse pour l'occupant que pour l'ennemi. Pour cela il fallait en premier lieu qu'elle pût se faire en force. Or Ney n'avait sous la main que le deuxième corps et la cavalerie légère de la garde, soit au plus 20 000 hommes. C'était peu contre toute l'armée anglaise.

Il est même fort probable que Ney ne serait arrivé aux Quatre-Bras que fort tard avec des troupes éreintées et n'aurait pu enlever le même soir la position aux 4000 hommes qui l'occupait.

En outre, en se portant aux Quatre-Bras, le 15 au soir, en laissant les Prussiens derrière lui à Gilly et à Fleurus, Ney risquait de se trouver pris à revers le 16 au matin avant que le reste de l'armée pût le soutenir.

D'ailleurs les troupes prussiennes qui avaient défendu Gosselies s'étant repliées sur Fleurus, il était fort naturel que le maréchal hésitât à se jeter tête baissée dans une direction excentrique, à moins qu'on n'admette, avec M. Bustelli, qu'il n'eût reçu l'ordre formel d'occuper le soir même les Quatre-Bras, ce qui n'est ni prouvé ni même probable.

Les ordres de Napoléon, donnés verbalement à Charleroi au commencement de l'après-midi, devaient prescrire à Ney de pousser *le plus loin possible* dans la direction des Quatre-Bras, mais il n'est guère admissible que l'intention de l'empereur fût de faire exécuter à son lieutenant une marche excentrique de plusieurs lieues sans coordonner ses mouvements avec ceux de l'aile droite. Si celle-ci avait progressé rapidement sur Fleurus et Sombreffe, Ney devait marcher de même sur les Quatre-Bras et il l'eût sans doute fait. Or, l'aile droite ayant été arrêtée jusqu'à cinq heures vers Gilly n'atteignit qu'à la nuit tombante Campinaire et Lambusart. Dans ces conditions, Ney fit tout ce qu'exigeait la situation stratégique et probablement tout ce que désirait l'empereur en établissant le gros du deuxième corps à Gosselies, et en poussant une division sur Wangenies, une sur Mellet et sa cavalerie sur Frasnes.

Quant à Grouchy il paraît s'être donné ce jour-là toute la peine possible, mais avoir été mal secondé par Vandamme.

En somme, dans cette première journée, on peut relever chez Vandamme et peut-être aussi chez Soult un certain manque de zèle, mais rien qui puisse faire croire à la trahison.

Le 16, les Prussiens ayant réuni 80 000 hommes à Ligny,

eurent l'imprudence d'y accepter la bataille avant que les Anglais fussent en mesure de les appuyer efficacement.

L'intention de Napoléon, peu claire à démêler au milieu des renseignements contradictoires, paraît avoir été de faire refouler les Anglais au delà des Quatre-Bras par son aile gauche, puis de faire prendre les Prussiens à revers par une partie de cette aile, tandis que lui-même les attaquerait de front. De cette façon l'armée prussienne aurait difficilement échappé à un désastre. Ce beau plan échoua parce que l'aile gauche réussit tout juste à contenir les Anglais et ne détacha pas un homme au secours de Napoléon qui ne remporta à Ligny qu'une victoire peu décisive. De là une nouvelle pluie d'accusations de trahison où chacun, sauf Grouchy, a sa part.

Le maréchal Ney aurait pu, de très bonne heure, avoir le gros de ses deux corps d'armée concentrés en avant de Gosselies et attaquer les Quatre-Bras sinon à l'aube, du moins à huit heures du matin, avec 30 000 hommes. Il aurait facilement bousculé les quelques milliers d'hommes qui les occupaient et qui ne furent renforcés que l'après-midi. Après quoi laissant un fort détachement aux Quatre-Bras il aurait pu, avec le reste, prendre les Prussiens à revers.

Nous avons dit : il aurait pu et non : il aurait dû. En effet, il pouvait à bon droit se croire plus utile à Gosselies qu'aux Quatre-Bras. Il y était plus près de l'empereur, plus à même au besoin de le soutenir, ou d'être soutenu par lui. Marchant prématurément sur les Quatre-Bras, il exécutait une marche de flanc devant l'armée prussienne, et il risquait d'être pris entre les deux armées ennemies. On ne doit donc pas être surpris qu'il ait attendu un ordre formel de l'empereur. Le seul ordre que Ney admit avoir reçu, lui parvint à onze heures du matin, et comme Gosselies, où était le gros du deuxième corps, est à trois lieues des Quatre-Bras, l'attaque ne pouvait guère commencer avant deux heures. Malheureusement pour Ney, il semble que l'ordre reçu à onze heures ne fût que la répétition d'ordres déjà donnés par deux fois le matin de bonne heure. Nous disons : il semble, car dans toute cette malheureuse affaire un si grand nombre de témoignages sont inexacts, mensongers même, qu'il est difficile de savoir à qui croire.

S'il est vrai que dès le 15 au soir le gros du deuxième corps était à Gosselies, le gros du premier à Jumet, couvert par une

division à Mellet, une à Wangenies et la cavalerie à Frasnes ; s'il est vrai encore que l'ordre formel de marcher sur les Quatre-Bras ne soit parvenu qu'à onze heures au maréchal, on ne peut guère lui adresser de reproches. Dans leurs bivouacs de Gosselies-Jumet, les troupes françaises pouvaient être alarmées et mises en marche en un clin d'œil, soit sur Fleurus, soit sur les Quatre-Bras.

Si d'autre part il est vrai, comme l'affirment plusieurs officiers du premier corps, que ce corps était encore, le 16, à midi à Marchiennes, et s'il est vrai que Ney ne se décida à le faire avancer et à avancer lui-même que sur des ordres réitérés, alors il est vraiment coupable d'une inexplicable et criminelle négligence.

Il est probable que les ordres donnés auparavant n'étaient pas formels, et que Ney, jugeant la situation autrement que l'empereur, crut préférable d'attendre un ordre formel avant d'entreprendre un mouvement qu'il n'approuvait, et, probablement, qu'il ne comprenait pas.

D'ailleurs ce retard n'eut pas en lui-même de suites funestes. Si Ney attaqua trop tard les Quatre-Bras et ne put enlever cette position, il réussit cependant, avec le seul 2^e corps, à contenir les Anglais, de sorte que le 1^{er} corps, d'Erlon, restait entièrement disponible pour opérer sur le flanc des Prussiens.

Malheureusement, par suite de circonstances jusqu'ici incompréhensibles, ce corps se promena toute l'après-midi entre les deux champs de bataille sans donner ni sur l'un ni sur l'autre. Ce qui paraît certain, c'est que ce corps, marchant sur Frasnes pour soutenir le 2^e, fut dévié sur Brye par un ordre direct du grand quartier-général. Arrivé près de Wagnelée, il rebroussa chemin et alla rejoindre Ney à Frasnes trop tard pour lui être utile. Ce faux mouvement sauva les Prussiens d'une destruction totale. La plupart des historiens l'ont attribué à un contre-ordre de Ney, qui, près d'être culbuté par les Anglais, rappela d'Erlon malgré l'ordre impérial. Ce qui est très curieux, c'est que M. Bustelli, d'ailleurs si sévère pour Ney, l'absout complètement sur ce point et rejette toute la responsabilité de la contre-marche sur d'Erlon. Selon lui, ce dernier agit de parti-pris dans l'intention bien arrêtée de faire échouer la belle manœuvre de l'empereur.

Quant à l'ordre impérial de marcher sur Brye, M. Bustelli

estime qu'il fut écrit par Soult, à l'insu de l'empereur, dans l'intention de donner à d'Erlon un prétexte pour ne pas entrer en ligne.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que le 1^{er} corps fut pris par Vandamme pour une colonne anglaise et signalé à l'empereur comme tel, et que l'empereur l'ayant fait reconnaître par un aide de camp ne lui fit parvenir aucun ordre et ne parut pas étonné de le voir s'éloigner de nouveau.

Comment concilier ce fait avec l'ordre impérial donné plus haut, à moins qu'on n'admette, comme M. Houssaye, que Napoléon avait perdu la tête, ce qui n'était pourtant guère dans ses habitudes.

Il semblerait d'après la manière dont Napoléon se comporta envers le 1^{er} corps que M. Bustelli a raison en concluant que ce mouvement se fit à son insu, mais il n'est pas besoin de trahison pour cela.

D'autre part, Ney dit que l'empereur lui prit le 1^{er} corps et le lui renvoya, alors qu'il n'en avait plus besoin.

On ne comprend pas bien pourquoi l'empereur aurait donné à Ney deux corps d'armée pour lui en reprendre un quelques heures après. Il semble plus probable que Napoléon envoya, comme il l'affirme, à Ney l'ordre de détacher à son secours une dizaine de mille hommes dont il pouvait se passer, et que, par excès de zèle ou malentendu d'un aide de camp et de d'Erlon, celui-ci y porta son corps tout entier. Il paraît hors de doute que Ney, estimant ne pouvoir se passer de lui, le rappela et que d'Erlon n'osant pas désobéir à l'ordre formel de son chef direct, revint à Frasnes.

Il est juste d'ajouter à la décharge de d'Erlon qu'il laissa devant Wagnelée une de ses divisions, celle de Durutte, avec une partie de sa cavalerie. Suivant un témoin oculaire, le capitaine Chapuis, Durutte reçut de l'empereur, par deux fois, vers le soir, l'ordre formel d'attaquer Wagnelée et s'y prit si tardivement que les Prussiens eurent tout le temps de faire leur retraite.

Dans la journée, le chef d'état-major et l'aide de camp de Durutte avaient passé à l'ennemi. Peut-être lui-même n'était-il pas d'une fidélité à toute épreuve? Peut-être manqua-t-il seulement d'audace et de décision? C'est là un point encore obscur. Il semble cependant que si Durutte avait voulu trahir, il aurait, comme Bourmont, passé à l'ennemi avec son état-

major au lieu de combattre comme il le fit jusqu'au dernier moment à Waterloo où il fut grièvement blessé.

En tout cas, pas n'est besoin d'inventer de conspiration pour expliquer les événements de cette journée. Ce qu'on peut y relever, c'est, le matin, de la part de Ney, un certain manque d'activité; l'après-midi, un malentendu, dû probablement plutôt à un excès qu'à un défaut de zèle; le soir, enfin, une conduite suspecte de la part de Durutte.

La nuit du 16-17 et la matinée du 17 mises à profit par les Prussiens pour faire leur retraite sur Wavre furent entièrement perdues pour les Français.

Napoléon ne donna ses ordres définitifs que vers onze heures du matin : Grouchy, avec les 3^e et 4^e corps, la cavalerie légère et les dragons, suivrait les Prussiens; l'empereur lui-même avec le VI^e corps, la garde et les cuirassiers se porterait aux Quatre-Bras pour rejoindre Ney et attaquer les Anglais.

Jusque-là, ni Ney à Frasnes, ni Grouchy à Ligny, ne prirent aucune initiative. On s'explique difficilement l'inaction de Ney. Avec 20 000 hommes de troupes fraîches, il aurait pu reprendre l'offensive dès l'aube; il n'avait aucune raison de ne pas le faire, et Napoléon affirme qu'il en reçut l'ordre pendant la nuit. Ney lui-même dans sa lettre au duc d'Otrante est muet sur cette journée.

Nous croyons, pour notre part, que le maréchal, qui voulait à tout prix passer pour un grand stratéliste, tenait surtout à ne pas se faire battre et ne voulut ni le 16 ni le 17 s'engager prématurément. N'ayant, le 16, pas été soutenu, il s'entêta, le 17, à attendre de voir arriver Napoléon avant de reprendre l'offensive. Calcul égoïste sans doute, mais trahison?

Quant à Grouchy, il perdit le contact avec les Prussiens. Le prince royal de Prusse n'en fit-il pas autant le lendemain de Wœrth sans qu'on l'ait pour cela accusé de trahison? La bataille de Ligny avait été rude et n'avait cessé que fort avant dans la nuit. Les troupes avaient besoin de repos et de se ravitailler. On comprend jusqu'à une certaine mesure que le maréchal ait fait peu de chemin le 17.

Le contact avec l'arrière-garde ennemie fut d'ailleurs assez vite retrouvé par les dragons d'Excelmans.

Que Grouchy n'ait, le 17, pas dépassé Gembloux, le mal

n'était pas immense. Pendant la nuit, il pouvait recevoir de nouveaux renseignements et désormais absolument sûr de la direction à prendre, partir de bonne heure pour Wavre en plusieurs colonnes.

A l'aile gauche, Napoléon, par suite de l'inaction de Ney, ne put entamer que l'extrême arrière garde anglaise. Le gros put faire sa retraite à loisir et reprendre position le soir à Waterloo.

Le 18 enfin, les Anglais acceptèrent la bataille à Waterloo ou plutôt à Mont-Saint-Jean. Napoléon ne les y attaqua qu'à midi et ne réussit pas à les entamer sérieusement :

1^o Parce que le corps d'Erlon prit une mauvaise formation d'attaque et fut repoussé ;

2^o Parce qu'ensuite Ney lança successivement sur le centre ennemi toute la cavalerie française qui ne réussit pas à l'enfoncer ;

3^o Parce qu'à ce moment l'arrivée des Prussiens sur son flanc droit empêcha Napoléon de faire soutenir la cavalerie par le 6^e corps et la garde.

Vers le soir, l'échec des Français fut changé en déroute par l'arrivée de nouveaux renforts prussiens et l'offensive anglaise, alors que Napoléon n'avait plus de troupes fraîches.

Il est fort probable que, sans les Prussiens, le 6^e corps et la garde, suivant la cavalerie, auraient enfoncé le centre anglais et mené l'ennemi battant jusqu'à Bruxelles. L'arrivée des Prussiens est donc la principale cause du désastre, et elle est, sans aucun doute imputable à Grouchy, qui ne sut pas l'empêcher. On a beaucoup discuté sur les ordres donnés à Grouchy, mais lorsqu'on entend, comme Grouchy l'entendit, le canon de Waterloo, lorsqu'on voit, comme il le vit, les colonnes ennemies marcher au canon, pas n'est besoin d'ordres pour y marcher soi-même. Grouchy montra, certes, dans cette occasion, un tel manque de jugement et d'initiative, qu'on est en droit de se demander s'il n'y a pas eu trahison. Mais la conduite du maréchal les jours suivants est bien difficile à accorder avec une telle accusation. S'il avait véritablement voulu trahir, il lui aurait été bien facile de manœuvrer de façon à se laisser prendre au lieu de ramener, comme il le fit, ses 30000 hommes en France, pour y reformer le noyau de l'armée.

M. Bustelli ne s'embarrasse d'ailleurs pas pour si peu ; il ex-

plique que, pour sauver les apparences, les Prussiens, satisfaits du rôle que Grouchy avait joué le jour avant, le laissèrent volontairement échapper. Mais ceci est du pur roman, sans aucune pièce à l'appui.

M. Bustelli accuse Ney et d'Erlon d'avoir volontairement donné au 1^{er} corps la formation massive qui fut cause de son échec. On n'est pas au clair sur la cause de cette inconcevable formation, mais nous ne voyons rien dans le livre de M. Bustelli qui soutienne ou rende même probable sa monstrueuse accusation.

M. Bustelli accuse encore Ney d'avoir engagé trop tôt et mal toute la cavalerie, avec l'intention bien arrêtée de la faire massacrer inutilement; d'avoir entraîné, contre les ordres de l'Empereur, la grosse cavalerie de la garde et la brigade de carabiniers, soit la réserve de cavalerie.

Accusation encore plus monstrueuse et invraisemblable.

En effet, Wellington lui-même a déclaré n'avoir jamais rien vu de plus beau que ces charges de cavalerie, que Ney conduisit presque toutes en personne. Il s'en fallut de peu qu'elles n'enfonçassent le centre anglais et Ney y eut trois chevaux tués, si ce n'est plus. On se représente difficilement un traître se prodiguant pour faire réussir des charges qu'il souhaite voir échouer.

Certes, ce jour-là, Ney aurait pu mieux faire, ou plutôt on aurait pu mieux faire ce qu'il fit. Un homme plus calme aurait probablement mieux préparé et coordonné ces charges, les aurait fait soutenir par l'infanterie et l'artillerie, et elles auraient réussi. Tout tend à prouver que, dans cette bataille, Ney fit des prodiges de bravoure et d'activité, mais perdit son sang-froid et ne sut pas diriger les mouvements de ses troupes.

Peut-être y a-t-il plus de vérité dans les accusations que M. Bustelli dirige contre Soult pour négligence dans la transmission des ordres à Grouchy, et contre Reille, pour son peu d'activité dans la bataille. Mais ici encore rien ne prouve la trahison.

Il nous reste à dire quelques mots de la conduite des six accusés après Waterloo.

Notons d'abord que tous, sauf Reille, furent, immédiatement après la chute de Napoléon, poursuivis par les Bourbons. Il est vrai que Ney seul fut fusillé, mais tous les autres restèrent en exil ou en disgrâce. Singulière récompense des Bourbons à des

hommes auxquels, suivant M. Bustelli, ils devaient leur trône.

Il est vrai encore que plusieurs d'entre eux ne se distinguèrent pas par leur fidélité à l'Empereur vaincu.

Après être resté un des derniers sur le champ de bataille, Ney, au lieu de chercher à rallier les débris de ses troupes, les abandonna à elles-mêmes et s'en vint d'une traite à Paris faire à la Chambre des Pairs un discours d'une extrême violence contre l'Empereur, déclarant que tout était perdu et qu'il fallait faire la paix à tout prix. Défection peu chevaleresque, mais affirmations vraies en somme : si tout n'était pas perdu, il s'en fallait de peu. L'armée française de Waterloo était pour ainsi dire anéantie et n'aurait pas pu empêcher une invasion.

Soult s'employa d'abord activement à rallier les débris de l'armée, dont Napoléon lui remit le commandement le 20 juin en partant pour Paris. Mais, le 26 déjà, il en passa le commandement à Grouchy, qui, lui-même, s'en déchargea le 29 sur Davout. Reille, Vandamme et d'Erlon restèrent à l'armée.

Que conclure de tout ceci ?

La conduite de Soult, Ney, Grouchy, d'Erlon, Reille et Vandamme, pendant, avant et après la campagne de 1815, justifie-t-elle l'accusation portée contre eux par M. Bustelli d'avoir conspiré contre l'empereur et de l'avoir trahi dans cette campagne ?

A cela, malgré le flamboyant réquisitoire et la longue argumentation de M. Bustelli, nous répondrons : non.

En premier lieu, comme nous l'avons vu, M. Bustelli ne prouve nulle part qu'il y ait eu conspiration.

Passant ensuite aux prétendus actes de trahison qu'il relève, nous avons vu que plusieurs d'entre eux ne constituent pas même des erreurs et se justifient parfaitement, ainsi la non occupation des Quatre-Bras le 15 au soir et la perte de contact le 16 au soir.

Nous avons vu ensuite, il est vrai, que bien d'autres s'expliquent plus difficilement : le peu d'activité de Ney, Reille et d'Erlon, les 16 et 17, et de Grouchy et Vandamme les 17 et 18 ; la négligence de Soult dans son service d'état-major, etc. ; mais rien ne prouve que ces fautes réelles fussent intentionnelles. Une partie furent probablement dues à des malentendus, des erreurs de jugements, à une fausse appréciation de la situation stratégique ou tactique. Dans d'autres cas, la négli-

gence est si grave ou l'erreur si lourde, que l'idée d'une trahison n'est pas absolument exclue. Ainsi l'inaction de Ney le 17 au matin et celle de Grouchy le 18. D'autre part, la conduite de ces deux maréchaux le jour suivant, soit le 18 pour Ney et le 19 pour Grouchy, rend une telle accusation invraisemblable.

Sans vouloir ici faire de la psychologie, nous croyons nécessaire, pour comprendre la conduite des lieutenants de Napoléon en 1815, de chercher à se rendre compte de leur état d'âme.

Fatigués de la guerre, compromis dans les récents événements par le fait de leur haute situation, la plupart ne suivaient certes l'empereur qu'à contre-cœur. Ils voyaient assurément avec inquiétude s'ouvrir une nouvelle période de guerres. Tous étaient plus ou moins agités par des préoccupations personnelles, et plusieurs n'avaient pas pour la cause impériale tout le zèle, l'intérêt et l'enthousiasme désirables. Malgré cela, rien n'autorise à croire qu'ils n'aient pas voulu sincèrement le bien de la France et n'aient pas cherché à faire leur devoir ; mais, tandis qu'en 1805, même en 1812, l'empereur, c'était la France, en 1815 il n'en était plus ainsi ; Napoléon n'était plus le maître infallible dont on ne discutait pas la supériorité. Tous les généraux se croyaient, à tort ou à raison, des personnages politiques importants. Ils discutaient les desseins, les ordres, la politique de l'empereur, les désapprouvaient probablement le plus souvent et, par suite, les exécutaient mal.

Avec l'enthousiasme des beaux jours de 1805, Vandamme aurait, le premier jour, reçu ses ordres à temps et tout bousculé devant lui ; Ney, se sentant appuyé, aurait atteint le soir même ou le lendemain de bonne heure, les Quatre-Bras, aurait jeté le trouble dans l'armée anglaise, et pris à revers les Prussiens, qui auraient trouvé à Ligny un nouveau Jéna. Le lendemain ou surlendemain, Wellington, livré à lui-même, aurait été détruit ou refoulé vers la mer.

Ajoutons à ce manque général d'enthousiasme le malentendu, encore inexpliqué, du corps d'Erlon le 16 et l'aveuglement stratégique de Grouchy le 18, et nous aurons une solution de l'énigme qui, sans être complète, nous semble être plus près de la vérité que celle de M. Bustelli. L.



THÉÂTRE DE LA GUERRE DE 1815

